

LETTRE À CLAUDE QU'ELLE NE LIRA PAS

Bonjour Chère Claude,

Depuis l'annonce de ta mort, je ne cesse de t'écrire, sans toutefois pouvoir mettre les mots sur le papier de cette lettre. A chaque fois que je me trouve dans un tram qui m'amènerait chez toi, c'est le chemin du deuil, de la douleur de ne pas t'entendre m'accueillir par un « coucou Isabelle », que je prends.

Un soir, je descends la rue pour aller chez toi. En chemin, je me dis que si c'est comme dans cette autre association, c'est terminé la psychanalyse. J'arrive chez toi que je ne connais pas encore. Sans entendre ta voix, la porte s'ouvre automatiquement. Un jeune homme sort. Tu me fais attendre un peu. Un énorme bouquet de lys embaume l'entrée de la maison. Je te découvre en même temps que je découvre ton cabinet dont j'aime les cailloux sur ton bureau, les livres et un tableau qui prend tout un pan de mur, sans oublier le divan rouge. Déjà, un ailleurs prend corps en moi. Nous parlons plus longuement qu'il avait été établi. Tu conclus par un « Venez nous rejoindre ! ». Accueil déjà généreux quant à mon désir. Invite aux voyages, à tous les voyages. Embarquements, flottaisons heureuses, avec de faux airs de vagabondages. Rites et rituels. Corps et mots qui vivent dans le ventre. Longues discussions dans ta voiture, dans des avions, dans des trains, dans la voiture de Beaugard sur les pistes parfois boueuses du

Bénin. Mais revenons à Bruxelles et à ton invitation à « nous rejoindre ! », car les voyages avec toi ne sont pas que des transports. Il y est question d'écriture, de corps, de tissage et de tressage. La tresse et la tisse, deux mots que d'emblée je porte du côté féminin. Nous, deux femmes, qu'est-ce qui nous a tissées l'une à l'autre ? Besoin d'aller voir dans l'ailleurs pour revenir avec une lecture autre et nouvelle, tout le moins renouvelée ?

Parmi tous les fils que tu tires, il y a celui du dessin, d'écritures autres dont celle de Max Charvolen, celle encore de Fabienne Verdier, lieux espaces où le corps de l'artiste est engagé. Tu me racontes, cela me parle, vibre en moi. L'engagement du corps, ou son désengagement, tu l'as rencontré souvent lorsque tu travaillais en cancérologie ; le corps morcelé avec des trous noirs dans l'image que les patients et patientes (c'est surtout d'elles que tu parles) ont de leur corps pris dans le réel brutal de la maladie.

Qui est cette femme qui me parle de corps morcelés quand le mien n'est qu'assemblage, qui me fait lire le travail du linguiste béninois Georges Guédou, que nous rencontrerons à Cotonou, qui a écrit que les mots vivent dans notre ventre, a fortiori celui des femmes enceintes qui ne peuvent préférer certaines paroles pour ne pas faire de tort à l'enfant qu'elles portent.

Tous mes petits papiers, accumulés depuis notre première rencontre prennent soudain sens. Je prends un chemin sans savoir où il me mènera ; je prends un chemin en entendant l'écho de ta voix, de tes rires.

Tu cherches dans le travail de Max Charvolen le renversement. Quand tu as commencé à m'en parler, je me disais qu'il y avait en toi la nécessité de t'inscrire dans l'art plastique. Plastique, synthétique, ... je me trompe.

Nos discussions dans ta voiture après les réunions chez toi ou à l'Afb et au moment de nous quitter, tu appelais Isi pour qu'il prépare le repas. A propos de repas, qu'ils étaient bons chez toi !

Désirante tu es restée. Désirante tu m'as laissée.

Isabelle Draux